Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 53 (1949)

Artikel: Coup d'œil sur l'œuvre du poète Paul Gautier
Autor: Bourquin, Francis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549797

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Coup d'œil sur l'œuvre du poète Paul Gautier

par M. Francis Bourquin

INTRODUCTION.

Après tout ce qui vient de vous être offert — histoire, philosophie, sciences, et même collation ! — après tout cela, une anxiété me vient. N'est-il pas présomptueux à moi de vouloir vous engager à me suivre dans ce royaume des sentiments, des rêves, des images que représente la poésie? Notre temps ne voit-il pas beaucoup de gens juger la poésie comme un vain jeu de mots et de mensonges, comme une sorte de délire verbal désordonné, ou comme un divertissement de deuxième ou troisième ordre? Passe encore, direz-vous peut-être, s'il s'agissait, que sais-je, d'un Homère, d'un Lucrèce, d'un Dante Alighieri, d'un Gœthe, d'un Victor Hugo, dont les œuvres sont de véritables sommes ! Ou d'un Baudelaire, d'un Rimbaud, d'un Lautréamont, anges noirs, découvreurs maudits de nouveaux continents de l'âme humaine ! Ou même d'un quelconque de ces héritiers contemporains du surréalisme qui, après une nécessaire période d'outrance puis de décantation, en sont enfin arrivés à nous donner un témoignage saisissant sur la condition matérielle et morale des hommes de notre temps ! Mais un petit rimeur d'Erguël, mort trop jeune il y a 80 ans, et dont le renom ne dépasse guère les limites d'une province, voire d'une vallée...

Le modeste travail que je vais maintenant consacrer à l'œuvre de Paul Gautier, malgré tout ce qu'il aura forcément de sommaire (je vous rappelle qu'il s'agit d'un simple « coup d'œil »), — ce travail permettra, j'espère, de justifier un tel choix, de prouver qu'il n'a pas été dicté par le souci un peu pervers de faire à tout prix honneur à un petit pays, en les exhumant d'un oubli mérité, d'un homme et d'une œuvre prétendûment glorieux, —

de montrer, en un mot, que nous n'avons aucune raison de renier ou de méconnaître l'un des rares qui, dans ce pays antipoétique (pour ne pas dire « apoétique »), ait su préserver en lui le goût et la nécessité du poème.

QUELQUES DATES.

Que faut-il savoir de la vie de Paul Gautier, pour mieux comprendre son œuvre? Peu de choses, en somme. Si toute poésie est de circonstances — dans la mesure où la sensibilité est circonstance de la souffrance, par exemple, — l'aventure poétique peut demeurer enclose dans la succession des circonstances de l'âme plutôt que s'inscrire dans l'extravagance des circonstances extérieures, devenir une quête ou un témoignage spirituels qui ne doivent plus que peu de chose aux accidents matériels ou temporels. Si ce n'est pas le cas de toute l'œuvre de Paul Gautier, du moins dans sa part la plus importante l'argument accidentel n'empêche-t-il jamais une valeur assez générale du texte pour qu'on y puisse attacher une attention autre qu'anecdotique.

Né à Courtelary le 6 avril 1843, Paul Gautier y mourut le 17 septembre 1869, à l'âge de 26 ans et demi à peine. Quels événements s'inscrivent entre ces deux dates si douloureusement proches l'une de l'autre, c'est vite dit. Comme pour chacun, l'école du village, tout d'abord. Puis: à 13 ans, le collège à La Neuveville; à 16 ans, Porrentruy, où il prépare, puis subit avec succès, son examen de maturité. Ce sont ensuite les études de droit, à Strasbourg et Berne; puis un stage à Delémont, chez Me Carlin, « l'un des avocats les plus courus du Jura », nous dit Virgile Rossel. Enfin, l'ouverture d'une étude à Courtelary, le mariage. Et, peu après, en plein épanouissement de ses promesses, cette mort trop tôt venue...

PREMIÈRES ŒUVRES.

Dans ce scénario succinct d'une vie où rien ne semble emprunter à l'extraordinaire et, par delà sa tragique brièveté, si banale, où et quand vient s'inscrire l'exigence d'une âme tout asservie à la poésie?

Dès son séjour à La Neuveville, c'est-à-dire de treize à seize ans, Paul Gautier compose de nombreux textes, — faut-il dire:

poétiques? De poétique, ils n'ont sans doute que l'apparence, que la disposition en vers de différentes mesures. Pour ce qui est des sujets et du langage, rien que de conventionnel. Et pourtant, ces premiers essais ne sont pas négligeables. Voyons-en quelques courts fragments.

De « *Rêveries* », ces deux strophes en vers de 8 pieds :

O lieux chéris de ma naissance,
C'est à vous qu'appartient mon cœur ;
Témoins des jours de mon enfance,
En vous repose mon bonheur.

Loin de vous, ma muse rêveuse
Ne fête plus un beau printemps;
Et ma lyre silencieuse
Oublie et ses jeux et ses chants.

D'une ode où il fait ses « *Adieux à La Neuveville* » — long poème de dix strophes, qui fut lu à l'assemblée générale de l'Emulation, tenue en cette ville le 22 septembre 1859, — voici quelques vers assez vigoureux :

Adieu, castel antique! O toi dont les murailles
N'ont plus, pour ornement, qu'un bouquet de broussailles
Je t'aime, ô fils d'un temps enfui!
Parce qu'au voyageur passant sous tes fenêtres
Tu rappelles qu'un jour mon pays eut des maîtres
Et qu'il n'en a plus aujourd'hui.

Ces œuvrettes, on le voit, témoignent d'une grande précocité dans la connaissance des règles de la prosodie, une aimable aisance du vers, et même un sens déjà poussé de la construction d'un poème. Je fais la part des choses: j'admets, je suis même persuadé qu'il y avait là-dedans plus de réminiscences que d'accents originaux. Mais peut-on demander autre chose, à cet âge? En somme, Gautier se faisait la main. Ne faut-il pas qu'un poète apprenne son métier, tout comme un horloger ou un maître d'école? Il y prendra même le goût de certaines jongleries verbales, d'une certaine préciosité ornée, qu'on retrouvera plus tard dans un poème comme « *Saison des roses* », où l'obéissance aux contraintes de la forme choisie l'emporte sur l'originalité de la pensée ou de l'image.

J'ai dit qu'il y avait, dans ces œuvres de début, beaucoup de conventionnel. Il faut y revenir : il y a eu longtemps, héritage édulcoré des classiques ou même de Lamartine, une sorte de langage-clé de la poésie, où certains vocables étaient tabous, d'où certaines images étaient proscrites, où certains sentiments ne pouvaient s'exprimer que par périphrases. Au temps de Gautier, la France littéraire, déjà, était lasse de ce conformisme verbal ; Hugo, Vigny, Musset avaient bouleversé bien des choses; Baudelaire s'affirmait. Mais la Suisse romande, et le Jura surtout, ne devaient connaître ces leçons et cette libération que bien plus tard. Gautier, dans les premiers accents de son œuvre, en reste donc à ce style, tout fleuri de platitudes, si j'ose dire, qui, pour beaucoup de gens, est demeuré l'essence de la poésie, et qui en est bien plutôt la négation et la perte.

Disons donc d'emblée, et pour n'y plus revenir, que ce défaut marque toute une part de l'œuvre de Gautier et la rend peu lisible. Je ne pense pas qu'il soit sacrilège de l'avouer, ni qu'on doive, sous prétexte d'un fallacieux respect qui ne serait que faiblesse, vouloir à toute force s'aveugler sur les imperfections d'une œuvre. Quel est l'écrivain, même parmi les plus grands, qui peut se vanter d'avoir produit une œuvre sans déchets ? A plus forte raison quand on laisse, si jeune, un bagage poétique aussi abondant... Des textes comme « *Phœbé et la fleur du poète* », « *Les deux gages* » ou « *L'inconnue* », par exemple, ne peuvent pas être désignés autrement que ne le fait Gautier lui-même d'un de ses poèmes : des « vignettes », mais dans la mesure où l'on accorde à ce terme le sens d'image mignarde, sentimentale et un peu falote. Et je ne crois pas que notre poète ait beaucoup à gagner ou à perdre du maintien ou de l'oubli de strophes aussi faussement poétiques que celles-ci :

Oh ! ne flétris pas ta jeunessse,
N'effeuille pas ton beau printemps ;
C'est une fleur enchanteresse
Qui doit encor briller longtemps.

Demeure en ton humble village,
Sur ces monts où l'air est si pur ;
Laisse à tes pieds gronder l'orage :
Sur ton front le ciel est d'azur.

VOCATION ET TRADUCTIONS...

Ceci admis, passons à l'autre part de l'œuvre, celle qui, pleine de force et d'accents personnels, a quelque chose à nous révéler sur Gautier et sur nous-mêmes.

Au cours de ses études, tant à Porrentruy qu'à Strasbourg et à Berne, il travaille beaucoup plus selon ses goûts intimes que selon les vœux de ses professeurs. Il reste médiocre en sciences; il éprouve une grande aversion pour les mathématiques; mais il excelle dans tout ce qui touche aux lettres. Il s'en expliquera lui-même, plus tard, en disant, dans un poème dédié à un ami d'études:

J'étais poète. A ce bel âge,
Nous le sommes tous quelque peu
Pour chanter l'ombre du bocage,
Le flot limpide et le ciel bleu.
De mainte barbare science
Je n'étais rien moins qu'amateur.
Tu blâmais mon insouciance,
Mais sans humeur.

Puis ta main, remplaçant la mienne,
Couvrait de chiffres mon cahier.
Et pour me payer de ta peine,
On me disait: « Bien! Travaillez!
Cultivez votre jeune tête!
Peut-être pourrons-nous encor
Vous empêcher de rester bête
Jusqu'à la mort! »

Il s'adonne aussi à une occupation qui pourrait paraître singulière chez un jeune homme de son âge, mais qui s'explique par une affinité de goût: la traduction, en vers français, de quelques œuvres de ses poètes allemands préférés. C'est ainsi que nous pouvons lire plus d'une trentaine de poèmes de Uhland, Chamisso et surtout Heine, dans une forme littéraire équivalente à l'original. On sent, dans ces textes, plus que dans les précédents, un souffle mâle, une plénitude du vers et du poème, — en bref, la griffe d'un métier plus sûr... Gautier se doutait-il, quand il s'adonnait pour son plaisir à ce travail, que, outre un excellent apprentissage, cela constituerait plus tard pour lui un de ses plus originaux mérites littéraires?

LES VRAIS ACCENTS DE L'ŒUVRE.

Mais qu'eût été tout cela, s'il avait manqué à Paul Gautier ce qui fait le vrai poète : la sensibilité? Les lectures enrichissent les sentiments ; le travail donne la maîtrise de la forme. Seule, une sensibilité toujours en éveil peut dicter des accents authentiques. Notre poète possédait cette qualité maîtresse, et à un degré aigu de frémissement. N'est-elle pas, presque inévitablement, le corollaire de la fragilité physique ? Or, décédé à 26 ans, Gautier avait été, toute sa vie, de santé délicate. Il se savait menacé. Il l'a dit, dans ce poème si connu, mais qu'il faut bien reprendre encore, parce que si cruellement vrai et bouleversant, dans quelques-unes de ses strophes les plus parfaites :

Je le sais bien que ma course est bornée,
Qu'avant le soir, hélas, je dormirai.
Dès le berceau, ma vie est condamnée.
Je le sais bien et n'en ai pas pleuré.
Je n'eus jamais de l'heureuse jeunesse
Ni la gaîté, ni le vif entretien.
Ma voix languit et ma tête se baisse,
Je le sais bien.

Je le sais bien que, dans ma main fiévreuse,
Ma plume tremble en écrivant mes vers.
Ma joue est pâle et lentement se creuse.
Le vent du Nord a pénétré mes chairs.
Je le sais bien que ma mère soupire,
En arrêtant son regard sur le mien ;
Et ce secret qu'elle n'ose me dire,
Je le sais bien.

Je le sais bien : quand la saison des roses
Ramènera sur le sol émaillé
Les cheveux blonds et les écharpes roses,
Heureux amis, vous m'aurez oublié.
Tous jouiront ; nulle voix de colombe
Ne pleurera celui qui ne fut rien.
Le ver, lui seul, visitera ma tombe,
Je le sais bien.

On pourrait insinuer ici que Gautier n'était peut-être pas, en écrivant ces vers, aussi sincère qu'on affecte généralement de croire, — que beaucoup d'autres poètes, parce qu'il était de mode de jouer au barde éploré, ont affecté des souffrances qu'ils n'éprouvaient pas réellement. Bien sûr, aucune preuve formelle, aucune attestation indubitable ne nous permettent de condamner sans appel une telle allégation, — sinon, justement, cette connaissance que le poète avait de son mal et cette empreinte profonde dont elle a marqué la part lyrique de son œuvre. Cette perpétuelle interrogation sur les limites probables de sa vie a orienté sa sensibllité vers la pensée de la mort. Et c'est une des lignes de force de son œuvre, si j'ose dire, que cette conscience de sa faiblesse physique, que le sentiment de cette échéance inéluctable et, pour lui, plus proche que pour d'autres. Bien d'autres poèmes encore, que celui que j'ai cité tout à l'heure, y font allusion. Ainsi, ces derniers vers du « *Chant du rossignol* » :

Souvenez-vous de moi, car la nuit va paraître, —
La nuit au cours silencieux,
La nuit qui n'a point d'astre et qui n'a point de cieux ;
Un lugubre sommeil va peser sur mes yeux.

Ou cet autre admirable poème, « *Le chant de la tristesse,* » l'un des plus parfaits, à mon sens, de Paul Gautier.

On ne peut contester l'accent sincère de ces strophes. Il ne s'agit plus ici d'un jeu. Ces vers n'ont pas jailli seulement de l'imagination. Ils témoignent d'autre chose de plus secret, — d'un climat où l'âme a longtemps vécu. On en trouve d'autres preuves, d'ailleurs, dans ces changements d'humeur que lui causent les changements de saison, cette souffrance que lui inspirent les inconstances du temps aussi bien que celles des femmes, ce sentiment de la fragilité et de la fugacité de toute chose. Voici une strophe, parmi beaucoup d'autres, qui en est l'illustration:

Mais Dieu fit ici-bas un terme à toute chose:
Si la jeunesse fuit comme un songe trompeur,
Le cyprès à son tour meurt auprès de la rose;
Et rien n'est éternel, pas même la douleur.

Une remarque en ce domaine: aucun poème d'amour de Paul Gautier n'a ce jaillissement vers les hauteurs ensoleillées, n'est ce cri de triomphe ou ce chant de pure joie qu'on pourrait

attendre d'un être jeune. Toujours il y passe, comme une hantise, le noir rappel de la mort, — comme si l'un de ces sentiments ne prenait que par l'autre toute sa force et sa vérité.

Si tu me devançais au terme de la vie,
O Dieu! si je voyais ton sépulcre s'ouvrir;
A ton époux qui t'aime avant l'âge ravie,
Si les destins jaloux t'ordonnaient de mourir;
Moi qui n'ai pas donné mon cœur à l'étrangère,
Moi dont le cœur est pur et fidèle à sa foi,
J'irais chaque matin m'incliner sur ta pierre,
Et mes pleurs en coulant tomberaient jusqu'à toi.

Le couronnement de semblables sentiments ne pouvait être que la conscience de la vanité de tout. Et l'on comprend quelle secrète prédilection lui a fait, un jour, traduire de l'anglais cet amer poème intitulé « *Vanitas vanitatum* » ou écrire ce « *Chant de la douleur* », où retentissent des accents désespérés.

AUTRES ASPECTS DE L'ŒUVRE.

Mais ce n'est là qu'un des aspects de l'œuvre de Paul Gautier. Si je m'y suis un peu attardé, c'est qu'il est assurément le plus authentique de son œuvre, — celui où il se révèle le mieux lui-même, celui, par conséquent, qui peut émouvoir le mieux cette part de nos sentiments qui nous sont communs avec tous les hommes. Il est d'autres thèmes importants dans cette œuvre; et, même si le manque de temps m'empêche de les étudier en détail, je m'en voudrais de ne pas tout au moins les signaler.

Sa sensibilité ne s'ingéniait pas seulement à un perpétuel « lamento ». Elle lui dictait aussi de longs poèmes où il s'efforce d'exprimer, en strophes vigoureuses : soit la grandeur des « *Derniers Gaulois* », menés par Vercingétorix, « héros de par l'épée, et de par la hache martyr » ; soit la pitoyable condition de « *Celle qui vend son corps* », aujourd'hui belle et recherchée, et qui bientôt connaîtra « le bouge ténébreux après le frais boudoir » ; soit, à l'occasion d'un attentat manqué contre le tsar, les mobiles des « *Assassins et régicides* », ces hommes courageux et purs, qui, comme Brutus ou Guillaume Tell, veulent, au nom de la liberté ou de la république, débarrasser le monde des tyrans.

Un autre aspect, encore, de l'œuvre de Paul Gautier — et qui correspond à ce que ses amis et contemporains nous ont dit qu'il était dans la vie de chaque jour, — est celui de l'ironie, de l'épigramme et de l'enjouement. Mais ici, point de vains commentaires: le vrai sel de ce genre, c'est d'être dit...

CONCLUSION.

Arrivé au terme de ce travail, je m'interroge. Je mesure avec consternation tout ce qu'il resterait à dire de l'œuvre de Paul Gautier. Mais le peu que j'en ai dit a-t-il été assez explicite, assez convaincant? Si ce n'est pas le cas, mon excuse sera, tout à la fois, dans l'abondance de la matière à traiter et dans le peu de temps dont je pouvais disposer. Au surplus, je me console en me disant qu'un seul « coup d'œil », jamais, ne permet de tout voir à la fois, et qu'il faut une plus longue attention pour arriver à une « vue d'ensemble ».

Aussi bien, je serai plus que satisfait si, par cette modeste présentation de quelques poèmes et commentaires, par l'aveu de cette richesse encore de l'œuvre, j'ai pu montrer la force et l'intérêt du message poétique de Gautier, et par conséquent son droit à survivre, ne serait-ce que par un vers ou une strophe, dans nos mémoires, — si j'ai pu vous encourager à jeter, par vous-mêmes, d'autres et nombreux « coups d'œil » sur les pages émouvantes de celui qui nous a demandé:

Souvenez-vous de moi quand j'aurai cessé d'être.

(Causerie prononcée lors du centenaire de la Section Erguël de la Société jurassienne d'Emulation, Saint-Imier, 29 octobre 1949.)